

Six ans de restrictions

Le bombardement de la gare de Saint-Etienne-Châteaucreux en mai 1944¹ ne fit pas de gros dégâts. Le lendemain les trains circulaient. Mais, en revanche, pour les habitants, ce fut une hécatombe, il y eut mille morts. Les Américains sont bien venus nous délivrer de l'occupation allemande mais auparavant il y a eu beaucoup de pertes. Le lendemain de ce jour, au bourg d'Essertines, arriva un car de jeunes Stéphanois. Ces enfants furent hébergés dans des fermes où il n'y avait pas d'enfants en bas âge.

Mon père et un voisin allèrent en chercher. Deux filles restèrent dans le village de Malleray. Un garçon à peu près de mon âge partagea notre repas de midi. Et c'est moi qui fut ensuite chargé de le conduire chez un de nos cousins au village des Brosses. Je me souviens que le père de cet enfant était tourneur. Deux ménages, dont un avec de nombreux enfants, vinrent aussi se réfugier dans un bâtiment inoccupé. Ils pouvaient aussi se ravitailler plus facilement qu'à Saint-Etienne bien que nous-mêmes n'avions principalement que les produits de la ferme. Nous leur fournissions du lait.

C'était une époque où il nous fallait utiliser tout ce que nous pouvions produire. Le colza que nous cultivions nous permettait d'avoir de l'huile à volonté. Pour le pain c'était plus difficile. Des essais de mouture de grain dans le moulin à café ne s'étaient pas révélés très concluants mais nous mangions quand même de bon appétit les espèces de galettes que notre mère cuisait dans le four du fourneau.

De temps en temps, mon père et mon cousin portaient un double décalitre de seigle sur le dos au moulin puis la farine chez le boulanger, Etienne Viillard, du bourg. Ils ramenaient du pain, tout cela de nuit. Nous arrivions alors manger à notre faim.

Pour l'essentiel, la viande provenait de porcs que l'on engraisait, de poules, lapins, parfois d'un agneau ou d'une vieille brebis. Les haricots secs que nous récoltions en bonne quantité nous promettaient de bruyantes digestions. Les pommes de terre étaient venues à manquer suite à une récolte défectueuse en partie causée par la sécheresse, les rutabagas les remplacèrent. Depuis ils me sont restés sur l'estomac.

Notre grand-mère passait une partie de son temps à tricoter des pulls-overs, des écharpes et surtout des bas et des chaussettes en grand nombre car, à la maison, nous étions neuf à en user. La filature de Sail-sous-Couzan filait la laine de nos moutons et nous fournissait du tissu de laine, *le buré*², avec lequel Jean-Pierre Bayle, le tailleur du bourg, nous confectionnait des culottes qui écorchaient les cuisses mais se révélaient très solides.

Pour les chaussures, le bois ne manquait pas en montagne et les sabotiers de Roche nous vendaient autant de sabots que nous voulions. Mais marcher dans la neige en sabots n'est pas très réjouissant. Les bas de laine prenaient l'humidité. On mettait les pieds glacés dans le four du fourneau. Ils ressortaient très rouges et nous souffrions pendant l'hiver d'engelures qui nous gênaient énormément.

Nous vivions à peu près en circuit fermé. Il rentrait peu d'argent à la maison : vente de beurre, de fromages, d'œufs (quelquefois livrés à la réquisition obligatoire), quelques agneaux maigrelets.

¹ Le 26 mai 1944 ; ce bombardement détruisit partiellement l'église Saint-Joseph de Monthieu.

² *Le buré* : tissu de bure.

Une fois, avec mon père, j'ai emmené à pied une vache à l'abattoir de Montbrison. C'est un boucher de la ville qui en avait fixé le prix. Elle était livrée au titre de la réquisition. C'était bien la plus vieille de l'étable mais nous n'en avions que six avec les deux bœufs. C'était vraiment un coup dur pour nous.

Dire que pendant ces années-là nous étions en état de régression était une triste réalité. Il nous a fallu de longues années pour nous en relever.